

Nouvelles Littéraires 26 Mai 23

PRO DOMO

Lettre ouverte

à M. T'serstevens

En passant à Paris, je trouve votre lettre. Je ne la laisserai pas sans réponse ; son évidente bonne foi m'oblige. Croyez que je ne suis pas insensible au témoignage de votre admiration et de votre estime. Vous n'êtes pas le seul, sans doute, — de ceux dont un H. B. (qui n'a rien de Stendhal) exploitant de petites et secrètes rancunes cherche à former une meute et diriger les aboiements contre moi, — qui commence à comprendre que le rôle qu'on veut lui faire jouer manque un peu d'élégance ; mais, du moins, vous êtes le seul d'entre eux à m'avoir écrit.

Vous avez cent fois raison, Monsieur, de souhaiter vivre à l'écart, « être vous-même avec persévérance », ainsi que vous dites fort bien, et ne vous enrégimenter nulle part.

Mais vous avez mille fois tort (excusez ma franchise) de voir dans la *Nouvelle Revue Française* « une boutique à encens », un club d'admiration mutuelle, une « capellina ». Je hais, autant que vous pouvez faire, les complaisances intéressées, et c'est précisément par protestation contre ces « mœurs littéraires » que se forma notre groupement. Plutôt que d'y céder, nous décidâmes de ne point parler du tout des livres que publiait notre maison. Cette consigne dura jusqu'à la guerre. En particulier, tout éloge d'un de mes livres, si parfois quelque nouveau venu mal averti s'y risquait, fut sabré systématiquement ; on biffait même les dédicaces. C'est en ceci que consistait notre « puritanisme » tant raillé. Eh bien ! non seulement personne ne nous sut gré de cette vergogne ; mais personne ne s'en aperçut, même. Et je le vois parbleu bien aujourd'hui !

A la reprise de la *Revue*, après la guerre, nous cessâmes donc de jouer ce jeu de dupes ; mais l'esprit qui nous animait resta le même, soyez-en bien convaincu.

Il est parfaitement naturel que le groupement que nous formions — qui tendait sans cesse à s'élargir (nos sommaires et nos catalogues le disent assez) et que le seul souci de la valeur littéraire guidait, — il est parfaitement naturel, dis-je, que cette élite se soit lentement imposée.

Il est parfaitement naturel, également, que cette élite ait été jalouée, du jour où le public s'avisa de la reconnaître.

13

Certes, nous avons le légitime désir de grouper à la *Nouvelle Revue Française* le plus grand nombre possible d'écrivains de valeur ; mais nous ne prétendons nullement y monopoliser le talent. Car il est faux de dire que nous n'accordons de talent qu'à ceux qui sont de la maison. Ce qui est vrai, c'est que ceux qui sont de la maison y sont parce que nous leur avons reconnu du talent. Charles-Louis Philippe, Proust, Valéry, Claudel, Valéry Larbaud, Romains... vous pouvez crier avec Béraud que ces auteurs vous ennuiant, vous fatiguent, vous font suer : c'est vrai peut-être (pourtant je ne vous ferai pas l'injure de le penser) ; mais ne dites pas qu'ils font partie d'un cénacle, qu'ils répondent au même mot d'ordre, se rangent sous une même bannière, etc., etc., parce que cela est faux.

Ne croyez pas que nos auteurs dans les pages critiques de notre *Revue* jouissent de particuliers privilèges et bénéficient d'un traitement de faveur, ni ne voyez une intention dans le fait que, parfois, nous ne parlions pas d'un livre. Il n'y eut pas non plus, dans la *N. R. F.*, d'articles sur les *Caves du Vatican*, ni sur la réimpression des *Nourritures Terrestres*, ni sur ma traduction de Conrad, ni sur celle de Blake, ni sur la représentation de *Saül*, à laquelle pourtant j'attachais certaine importance, et qui n'a guère été défendue dans la presse que par Henri Béraud précisément — malgré « tous les partis pris du monde », comme il avoue avec une candeur désarmante.

Je vous serre la main bien cordialement.

André GIDE.



Mai 26 mai 1923

DEDIE A M. BERAUD

Les protestations continuent à s'élever contre la présomption de M. Henri Béraud, parti imprudemment en guerre contre le maître André Gide. Enregistrons la sève leon que lui donne Abel Bernant dans les *Nouvelles Littéraires* et savourons cette délicieuse ironie :

Il est légitime de préférer l'œuvre d'André Gide aux petits romans de M. Béraud ; on n'a même le droit de ne pas songer à établir aucune espèce de comparaison... Certes !

J. F. E.